ANGELA LUGRIN

ENTRE JOIE & COLÈRE

ENTRETIEN FRÉDÉRIC LEMAÎTRE // PHOTO DANIEL ROUSSELOT

ANGELA LUGRIN EST ENSEIGNANTE EN RÉGION PARISIENNE. SES TROIS LIVRES : *MARIE*, *EN-DEHORS*, ET *IN/FRACTUS* ONT ÉTÉ PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ISABELLE SAUVAGE. ELLE EST ÉGALEMENT CHANTEUSE ET ACCORDÉONISTE AU SEIN DU GROUPE PUNK JULIE COLÈRE. ATTENTIFS À SES DIFFÉRENTES ACTIVITÉS, NOUS REVENONS SUR LE REGARD SENSIBLE ET MINUTIEUX QU'ELLE PORTE SUR LE MONDE QUI L'ENTOURE.

Angela, tu es auteure et en même temps chanteuse dans des groupes punk dont Julie Colère avec qui tu as sorti trois albums depuis 2013. Tu dis avoir besoin de cette énergie, de ces amitiés brutes tout en portant en bandoulière, Baudelaire et Artaud. Parle-nous de cette façon de faire se côtoyer tes arts.
J'aime bien l'expression « *porter en bandoulière* ». Porter en bandoulière un peu comme on porte un fusil contre soi, contre son cœur, quelque chose qu'on ne lâchera pas et qui finit par être constitutif de sa propre chair. Très tôt, j'ai lu des auteurs qui m'ont enflammée et ont teinté irrémédiablement mon rapport au monde. J'ai laissé comme savent le faire les adolescents, la littérature imprégner le réel, y jouer un rôle. Parallèlement, je me suis mise à fréquenter un univers que je qualifie de punk, mais dont l'hétérogénéité ferait frémir les puristes. Je suis entrée par le côté un peu sombre de ça, Neubauten, Joy Division, puis les Dead Kennedys, les Bérus… ce qui m'a immédiatement plu, c'est évidemment le charnel des concerts, les foules, les danses, les désespoirs à portée de main. D'un côté, il y avait l'expérience abstraite de la littérature, de l'autre celle concrète des corps, des voix, des instruments. Il m'a semblé très vite fructueux, tandis que chacune de ces expériences tentait de faire taire l'autre, de les maintenir liées. J'aime la façon dont les lectures pénètrent l'instant, et comment au même titre la musique fait chanter le réel. Je n'aime pas trop l'idée des mondes constitués, bâtis comme des cathédrales impénétrables, dont l'accès est réservé. Il faudrait un titre pour parler des livres, et une crête pour écouter du punk. La littérature et le punk sont comme deux voix qui s'aiment, se disputent en moi et emmêlent mes ficelles. J'aime l'inattendu de leur conversation.

Les textes des albums de Julie Colère sont évidemment plus courts, mais aussi plus revendicatifs que ceux de tes livres. Quelles différences fais-tu entre ces écrits ?
L'écriture de mes livres et l'écriture de chansons sont deux expériences très différentes. Ces deux types d'écriture se sont pourtant débloqués tardivement et simultanément en moi, vers la quarantaine. Mais tandis que mes trois livres ont été écrits dans la solitude, le silence, l'obscurité ; les chansons, elles, s'écrivent un peu toutes seules, dans la joie, le partage, le jeu. Les chansons jaillissent assez rapidement, elles gardent de ça quelque chose d'un peu sec ou de tranchant qui explique peut-être ton mot « *revendicatifs* ». Une idée me passe par la tête, j'emprunte le chemin des rimes, du rythme, de la mélodie et la chanson débarque, comme une évidence. Pour mes livres, je me heurte à la difficulté de traquer la justesse, à l'impossible adéquation entre mes mots et ma parole qui se cherche. Il faut écrire mille fois, effacer, me tromper, bifurquer, douter. Il ne s'agit pas d'une expérience douloureuse, bien au contraire, mais en tout cas une expérience de solitude.

Malgré les mots rêches et vifs de Julie Colère, tu arrives aussi à glisser Pierre Michon dans le texte de *Rue du Cimetière*. Quels sont tes auteurs préférés ?
Michon, je le mets à une certaine pointe. J'ai adoré *Les Vies minuscules* ou des petits récits comme le magnifique *Fie-toi à ce signe*. J'avais eu la chance de le rencontrer, il y a plusieurs années, lors d'une réunion universitaire de l'école doctorale de Paris 7. Comme souvent, ce genre de moment est chargé de rapports de séduction, de soumission, de jeux de pouvoir. Michon, qui était l'invité, a pulvérisé en une fraction de seconde tout ce qu'il y avait de factice dans cette assemblée, grâce à une parole totalement affranchie des usages ; il a réintroduit la force de la littérature quand elle naît de la nécessité. Je garde en mémoire cette scène au même titre que le concert de Neubauten à Rennes en 1989. Je n'ai pas d'auteurs préférés, ou alors mille. Ceux qui me viennent spontanément en tête, dont j'aimerais ici prononcer le nom, sont des auteurs femmes. Duras évidemment, parce que sa voix est une musique qui ne m'a plus jamais quittée, Annie Ernaux, Virginia Woolf, Marie Depussé, et aussi quelques vivantes, avec qui j'ai la chance de partager une amitié, Sophie Daull ou Laura Jaffé. C'est la voix des femmes que j'aimerais mettre en avant parce qu'elle est fondamentalement prise dans un combat qui fait de chacune d'elle une guerrière. Mais des écrivains que j'aime lire, ou que j'ai aimé lire, il y en a des tonnes. S'imposent aussi Bonnefoy, Quignard…

> **“ J'aime la façon dont les lectures pénètrent l'instant, et comment au même titre la musique fait chanter le réel. ”**

Contrairement aux créations énergiques du groupe, tes livres eux n'ont rien de virulent, au contraire, ils sont très posés. Écrire des manifestes, ça n'est pas pour toi ou est-ce une façon plus sereine d'appréhender ce qui t'anime ?
Je n'ai pas le goût de l'affrontement, des « *grands* » combats. Quand il est question de virulence, de conflit, je ressens aussitôt l'envie de repli. J'éprouve de façon très consensuelle bien sûr un profond dégoût à l'égard de la société marchande, de l'immédiateté, de la médiocrité de la vie politique, de la bassesse avec laquelle nos dirigeants matraquent la fonction publique… C'est peut-être ce caractère consensuel qui ne me donne pas envie d'ajouter ma voix à toutes celles qui hurlent déjà.
Mes combats sont infimes, quotidiens, minuscules. Dans nos chansons ou dans mes livres, j'ai toujours envie de célébrer les choses dérisoires, les gestes presque invisibles, ou bien d'exprimer ma colère sur nos bassesses, nos mensonges, nos tromperies, nos ridicules, notre capacité à enlaidir le quotidien. L'écriture pour moi n'est pas le temps de la communauté et du consensus. Elle est comme mon droit à m'égarer du côté de l'intime et des voix lointaines, celles qui parlent en soi si doucement qu'on ne les entend presque plus. La littérature est un lieu à l'abri des vacarmes, des opinions, des gorges tonitruantes. J'ai des désirs de révolutions qui naîtraient de ce qui fourmille dans la littérature, le pluriel, la beauté, l'improbable.

Dans ton premier livre, *Marie*, tu écris : « *Je crois la fiction essentielle pour dire le réel.* » Tu dis aussi avoir voulu mettre de la fiction dans ta vie, mais que tu te sens incapable d'écrire une histoire inventée. Comment travailles-tu alors la conception de tes livres ?
J'entretiens un drôle de rapport à la fiction. Depuis que je suis petite, je suis incapable d'inventer quoi que ce soit. Compte tenu de cette difficulté, mon admiration est totale pour les romanciers de fictions, les bâtisseurs de monde. Je rêve de fictions, mais chaque fois que j'essaie de m'approcher d'elles, elles se refusent et le « *je* » s'accroche à mes basques. Je suis pourtant un peu saturée de cette espèce de loyauté à la réalité qui me tient un peu trop de ce côté-ci du monde. C'est étrange et inexplicable. Peut-être que l'écriture est encore la tentative de me réapproprier ma vie, mes heures, ou peut-être que mon expérience est ma seule matière. Mais j'adorerais aller me balader ailleurs.

En parlant de réalité, dans ton deuxième livre *En Dehors*, tu fais un constat lucide sur le retour dans la rue après ton cours avec des détenus de la prison de la santé. Les klaxons, les trottoirs, les bébés dans les poussettes. Tu écris : « *On ne peut pas dire que ce soit un retour à la réalité. Ce serait plutôt le retour à nos enfermements respectifs.* » Comment vois-tu cette expérience aujourd'hui ?
J'enseigne le français depuis longtemps. Je crois qu'il est difficile pour tous les enseignants de maintenir vivante et intacte la force de sa discipline au fil du temps. J'étais, je pense, entrée dans une forme de somnolence quand cette expérience à la prison de la Santé s'est présentée. Les heures d'enseignement en prison ont été primordiales. J'y enseignais la littérature dans le cadre d'un diplôme

d'accès aux études universitaires, une sorte d'équivalent du baccalauréat. Pour parvenir à la salle de classe de la prison, c'est comme une traversée, une épopée. Il faut se délester de ses bijoux, de ses clés, passer les portiques de sécurité, franchir les nombreuses portes, ouvertes comme dans le roman d'Alexandre Dumas avec des clés qui s'agitent avec fracas, pénétrer cette lumière du dedans, intercepter les échos, les insultes, les rires, les borborygmes qui se baladent dans les grands couloirs d'une division à l'autre. Une fois dans la salle de classe, c'est comme être arrivé en zone neutre, en paix. Dans l'incongruité de cette salle de classe grillagée, avec tableau noir, chaises et tables d'école, j'ai refait l'expérience d'une littérature active, qui vient à bout de la brutalité, de l'immoralité de la privation de la liberté, qui fait taire la violence. J'ai refait l'expérience du pouvoir littéral de la littérature à apporter de la lumière au cœur du pire, les parfums exotiques dans les mauvaises odeurs de la taule, la grâce sur les ignorances parfois agressives. Le texte entre le prof et les taulards devient le seul espace de liberté vraie, l'unique fenêtre ouverte. Les hommes réunis dans la salle étaient tous très différents, mais avaient en commun un certain dédain pour la littérature, et enfouie au fond d'eux l'ancienne honte d'avoir été maltraités par le système scolaire. La colère et la candeur avec lesquelles ils abordaient ce cours de littérature ont paradoxalement redonné du dynamisme, une raison d'être à ma parole d'enseignante, bousculé l'éclairage un peu terne peut-être que je donnais à l'analyse des textes. En cela, ces heures ont eu la saveur d'une nouvelle aurore. Le retour à la vie du dehors est aussi une sorte d'épopée, dans laquelle progressivement on se leste, re-leste du poids de notre apparence, de notre existence. En sortant de la prison, tous les mercredis soirs, je trimballais cette drôle de joie déclenchée là-bas dans la salle de classe par un mot déconcertant sur le comte Don Gomès, par une polémique sur une parole de Chimène, par la beauté d'un vers, par la chaleur des dernières poignées de mains, l'humanité des derniers regards entre nous. C'est vrai que j'ai souvent eu l'impression en quittant la prison de revenir au boxon du monde, aux gens enfermés dans leur voiture, dans leur métro, dans leur appartement, dans leurs convictions, tout en ayant bien sûr le bonheur de quitter ce lieu de douleur.

"Dans l'incongruité de cette salle de classe grillagée… j'ai refait l'expérience d'une littérature active, qui vient à bout de la brutalité, de l'immoralité de la privation de la liberté, qui fait taire la violence."

De notre côté des murs l'enfermement n'est évidemment pas le même, mais c'est comme si nous étions libres au point d'oublier le sens de ce mot, l'exigence de ce mot. À l'intérieur des murs, il n'y a pas de doute : la liberté est une idée agissante, présente, permanente ; elle est la voix de la prison.

« *Je les trimballe en pensée encore longtemps, les hommes de la taule.* » lit-on. En quoi voir les détenus était-il revigorant pour toi ?
Cette année-là, je ne pensais qu'à eux, mes joies étaient pour eux, ce que je regardais sur les murs de ma ville, mon voyage en Inde, le ciel, les concerts, les chansons, tout était pour eux. L'histoire racontée à ma petite fille le soir était aussi pour eux, pour les accompagner dans la longue nuit de la prison, avec les pensées qui résonnent et qui n'en finissent plus. J'ai écrit *En-dehors*, pour eux, pour qu'ils existent dans un livre, qu'ils puissent un jour, peut-être avoir l'occasion de se dire ça : « *j'existe dans un livre, au creux d'un espace calme et vaste.* »

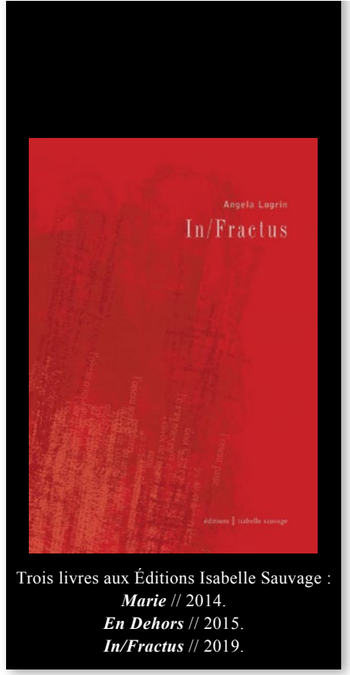
Malgré ce temps passé humainement avec les détenus, un d'eux te fait cette remarque : « *Mais madame, vous devez vous mettre dans la tête une bonne fois pour toutes, que vous ne pouvez rien pour nous.* » Avait-il raison ?
J'avais une énergie de diable, une agitation démesurée pour les faire bosser. Souvent, ils se moquaient de moi, de ça, de ma foi absolue dans le travail. Je ne sais pas s'ils avaient raison de dire ça… C'est vrai que c'est un truc qui me vient de l'enfance, cette envie de réparer les blessures, le fantasme d'être une caresse bienfaisante pour l'autre. J'ai eu le temps de comprendre le caractère névrotique et fantasmatique de cette posture. Néanmoins, sur une quinzaine d'étudiants empêchés (c'est comme ça que l'on appelle les étudiants en prison), dix ont eu leur diplôme. Quand je suis allée jusqu'à la cellule de l'un pour lui annoncer sa réussite, il m'a fait remarquer que sur une famille de dix enfants il était le seul dorénavant à avoir le bac ! *Le Cid* était le premier livre qu'il avait lu en entier. Je pense que quelque chose devenait possible. J'ose le croire. C'est sûr que je n'ai sauvé personne, mais cette entrée dans les mots, dans la pensée, a peut-être fait taire d'anciennes frustrations, et ouvert des horizons inattendus.

Julie Colère // 2013.

Cinq // 2015.

L'armée des vieillards // 2019.

Tu as aussi abordé avec eux la violence faite aux femmes et ça a déclenché de la colère en toi. Arriviez-vous à vous comprendre ?
Il y avait quelque chose d'extrêmement mal dégrossi chez la plupart de ces hommes concernant l'image qu'ils se faisaient des femmes. Les prisonniers m'ont souvent donné l'impression d'un petit théâtre de la virilité où chacun surjoue son irréductibilité aux lois communes, la magnificence de sa masculinité. Les deux textes au programme cette année-là étaient *Le Cid* et *Les Liaisons dangereuses*… Autant dire que la question des femmes, de leurs désirs, de leur place dans la société, de la violence exercée contre elles, a été posée mille fois et de mille façons. Leur machisme a parfois été hallucinant de bêtise et de radicalité. Il a déclenché chez moi des colères rouges. J'entrais en guerre, ne lâchais rien. Je suis sortie souvent épuisée de ces joutes, rarement victorieuse, mais toujours combattante. Je crois que je les déroutais profondément. Je ne ressemblais ni à la prof qu'ils s'attendaient à voir, ni à la femme mature qu'ils pouvaient imaginer. Mes tatouages, mes rangeots, mon anneau dans le nez, mes robes à pois… cette apparence composite les décontenançait et différait un quelconque rapport de séduction. Qu'une femme comme moi soit dépositaire d'un certain savoir, d'une certaine parole, ajoutait à leur perplexité. La femme que je suis les intéressait beaucoup. Je me suis appuyée sur ce désarroi pour tenter de faire vaciller quelques lignes. Le rire et la force des textes, de leur littéralité ont été des alliés. Et s'il n'y a pas eu de véritables révolutions, je suis certaine que l'image de la femme a au moins été interrogée.



Trois livres aux Éditions Isabelle Sauvage :
Marie // 2014.
En Dehors // 2015.
In/Fractus // 2019.

Ce livre met en avant ta grande sensibilité. Il y a ce geste superbe : « *Lorsque je bois un verre dans un bar, avant la première gorgée, je trinque aux absents.* » Est-ce ce regard sur la vie qui t'a conduit à écrire ?
C'est un geste que je tiens de l'homme que j'aime. Ce geste ne m'a plus quitté depuis 15 ans, j'ai mes absents en permanence sur le bout des lèvres, sur le bout des doigts, et le petit bruit du verre sur le comptoir, c'est comme un baiser qu'ils me donnent. Le silence de l'écriture est aussi un lieu qui leur est dédié.

Dans ton troisième livre, *In/Fractus*, consacré en partie à ton frère, il est aussi beaucoup question de la parole, celle des démunis, mais aussi celle des poètes, écrivains, (Rimbaud, Bataille). Il y a aussi cette magnifique phrase de Yves Bonnefoy : « *Je dédie ce livre à l'improbable, c'est-à-dire à ce qui est.* » J'ai l'impression que c'est vraiment ta philosophie et qu'on y retrouve ton art de vivre.
Plus qu'une philosophie, il y a des phrases amies, des cœurs palpitants qui accompagnent, apaisent, caressent les incertitudes, les approximations, les errances, des petites phrases qui permettent de vivre.

« *Le punk, une joie pure* ». Dans tous tes livres, on y lit aussi en substance ton appartenance. Tu trouvais même que l'écrivaine et psychanalyste Marie Depussé auquel fait référence le titre de ton premier livre, en était une.
Ma conception du punk est très intime et n'est donc en rien une définition.
Le punk est une joie pure en ce sens où, dans ce que j'appelle le punk, dans la musique, dans les concerts, dans les amitiés, quelque chose du monde que je n'aime pas est laissé au placard. Tout dans le punk est plus léger, plus fondamental aussi, un peu comme si tous, nous partagions une expérience de fin du monde, une expérience où tous les désespérés et les farouches se côtoient, s'embrassent, se collent, se bousculent, se chahutent, partagent le même verre et rient ensemble dans un même savoir. C'est comme un peuple nu, un peuple rendu à son heureuse sauvagerie. C'est comme un monde pur sans argent, sans mérite, sans apparence, sans réussite. L'énergie punk est quelque chose qui crépite, qui bouillonne, qui refuse une certaine élaboration et revendique la force du présent. Elle est chez Michon, chez Dominic Sonic, chez Neubauten, chez les Bérus, chez Rachmaninov…

Tu me disais travailler actuellement sur « *les limbes* ». Peux-tu nous en dire plus ?
Quelques jours après la mort de Marie Depussé, qui était une amie très chère, j'ai fait un rêve. Elle apparaissait sur une route de campagne inondée de soleil. Elle était adossée à une voiture, et devant elle, sur le bitume, il y avait des chaises en plastique vides. Le blanc du ciel était étourdissant. Elle avait perdu sa voix et son silence était une invitation à une expérience indéfinie ; j'avais un rôle à jouer ici dans cette lumière. Ce rêve m'a impressionnée par sa netteté, la clarté de sa silhouette, sa blancheur, la délimitation du rouge à lèvres rouge vif et la force de la chape de lumière frappée de silence menaçant de tout envahir. J'aimerais un peu jouer à imaginer la façon dont les morts, les juste-morts, à peine plus vivants pourraient venir visiter les pas-encore-morts et leur souffler quelques mots à l'oreille. J'ai l'envie d'aller me promener du côté des rêves, des signes, de la liberté de ces zones- seuils. Mais comme souvent pour moi, c'est un projet qui n'en finit pas de brouillonner. ⊙

juliecolere.com